

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Traité des œillets

Ardène, Jean-Paul de Rome

Avignon, 1762

Chapitre XIII. Des Animaux qui nuifent aux œillets

[urn:nbn:de:bsz:31-333530](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333530)

Et lors même qu'elle réussit mieux, on n'obtient que des pieds foibles & peu durables. (9)

Je n'en fais donc mention que pour déclarer que je ne l'adopte point pour moi, comme je ne la conseille à personne. Les autres pratiques sont bien suffisantes à qui sçait les mettre en œuvre. Sans m'y arrêter d'avantage, je vais donc passer à ce qu'on peut faire pour préserver les cæillots de l'attaque des animaux qui leur nuisent.

[9] Grot-Jan, &c.

CHAPITRE XIII.

Des Animaux qui nuisent aux cæillots.

LA reconnoissance est une vertu si belle & si recommandable, que nous ne la devons pas exclure même des parterres ! elle sied bien par-tout, elle est juste envers tous. Montrons-en donc à l'égard des cæillots. Leur éducation nous

fournit un agréable délassément, la beauté de leur fleur réjouit la vûe, l'usage qu'on en peut faire contente le goût, & soulage nos maux. (1) N'y auroit-il pas de l'ingratitude à méconnoître tant de bienfaits? Pour en éviter le honteux reproche, continuons pour notre belle fleur, ce qu'elle est en droit d'exiger encore de notre part.

[1] On fait avec la fleur de l'œillet un ratafia gracieux pour la table, du vinaigre pour l'office; & pour la médecine une eau distillée, du syrop, de la conserve, & bien de remèdes mentionnés dans différens livres, tels que ceux de Dalechamp, de Mathiolo, de Chomel, &c. Je n'entre point dans ces détails. On pourroit les regarder comme un surcroît en quelque façon étranger à ma tâche; mais n'obligerai-je pas quelqu'un en lui faisant connoître le bon usage des œillets dans les fièvres malignes. Simon Paul en fait un très-grand cas d'après ses expériences répétées: & quoique son grand sçavoir & sa probité dussent suffire pour autoriser son témoignage, il y ajoute une espèce de serment. Qui ne le croiroit pas? Voici ses propres termes: *Imnumeros, Deo benedicente, sola decoctione florum caryophyllorum vindicavi à febribus malignis, & hoc omnibus medicince studiosis jurato veluti affirmo. Vel potenter sutores morant, vel urinas pellunt citra magnos naturæ motus, simulque corroborant, sitimque sedant. . . .* Quadrip. Botan. p. 24^e.

Nous avons établi des fonds pour la nourriture des cœillets; nous avons assigné leur logement varié suivant le besoin; nous avons prescrit leur éducation durant le cours de l'année; nous avons facilité leur reproduction pour en tirer une nombreuse & brillante postérité; que restera-t'il que de les délivrer des attaques insidieuses des animaux, & de les secourir dans leurs infirmités.

Parmi les insectes nuisibles aucun ne porte dans les cœilleries une défoliation plus journalière & plus constante, que le perce-oreille. C'est aussi par lui que je commencerois mes accusations, si je ne l'avois pas déjà dénoncé dans le huitième Chapitre en parlant des cœillets en fleur. Ainsi je passe aux autres ennemis de notre fleur. Je pourrois même encore renvoyer mon Lecteur à ce que j'ai dit de plusieurs dans le Traité des Renoncules page 161. & suivantes; mais par les mêmes raisons que j'ai quelquefois rappellées dans les

Perce-oreille.

derniers Traités, ce que j'avois dit précédemment, je ne laisserai pas aussi de dire quelque chose de ces petites bêtes qu'on ne sauroit trop décrier, & contre qui l'on ne peut donner assez de moyens de s'en délivrer.

Au bout du compte, après la déclaration générale que j'ai faite, que mes Traités sur les fleurs seroient composés de mes propres observations, & de celle d'autrui, qu'elles suppléeroient réciproquement les unes aux autres, ne puis-je pas encore dire ce que j'ai déjà écrit. Qu'importe au Lecteur que ce que je lui présente m'appartienne ou non? Pourvû qu'il en soit content, & qu'il en puisse profiter? J'usurai néanmoins avec sobriété de cette licence que je réclame.

Les Puceron,

Les Puceron, si connus dans les potagers, & si redoutables en particulier aux fèves, qu'ils font avorter, ainsi que bien d'autres légumes; ces Puceron osent attaquer l'œillet, non par petits détachemens, mais en troupes nombreuses, qui quel-

quefois investissent tumultuairement toute la plante, & en détail les tiges, pour y sucquer les feuilles les plus tendres; la seve nourricière dont ils les privent; soit par le vol qu'ils en font, soit par la perte qu'ils en occasionnent en leur faisant mille blessures par où cette seve s'exhale. Ces marodeurs pour éviter la vûe du Fleuriste, & butiner plus impunément, ont assez souvent la ruse de se cacher le jour sous l'envers des fanes, & la nuit ils retournent au pillage. La continuation de ces pirateries affame non-seulement les dards, mais altère & fait périr quelquefois toute la plante. Il est donc très-important à la santé des cillets, de les délivrer de cette engeance malfaisante. J'ai pour cela plusieurs fois employé la décoction des plantes les plus amères, telles que l'absinte, la petite centaurée, la tenaisie, sans en retirer toujours tout le succès que j'en espérois. J'ai répandu du tabac en poudre bien fine dans

le cœur ou sur la pousse de l'œillet en la dilatant. Ce remède a produit un meilleur effet, mais sans être plénier. Il n'a fait qu'écarter l'ennemi sans le détruire, ne pouvant aller jusqu'à lui dans les repaires où il se réfugioit. Je ne vois donc qu'un seul moyen d'exterminer ces légions ravageuses : c'est d'aller à leur découverte, sur-tout le matin au lever du soleil, & d'écraser avec les doigts tout ce qu'on surprendra en maraude. Cette S. Barthelemi renouvelée au besoin, tarira le mal. On est quitte de cette exécution en se lavant les mains. On peut encore s'y prendre d'une autre façon : c'est d'employer une plume pour abattre ces Infestes sur une feuille de papier, d'où l'on les jette en terre pour les y écraser. Quoique je ne mentionne que le Puceron vert, il en est de noirs qui donnent l'assaut aux œillets, la défense contre ceux-ci n'a rien de différent de celle qu'on emploie contre les verts. Malgré le soin que les

uns & les autres prennent souvent pour se cacher, on découvre l'effet malin de leurs visites à certaines petites taches blanches comme des points qui sont un témoignage certain des morsures que ces Insectes légionnaires ont faites aux feuilles.

Deux sortes de Chenilles attaquent l'œillet, mais avec un dégât plus apparent, & bien plus subit que celui des Pucerons. La première de ces hideuses bêtes a la malice de se retirer sous terre à quelques lignes de profondeur lorsqu'elle veut se cacher, & tantôt elle cerne la plante par le pied, tantôt elle ronge les dards à leur naissance. A-t-on découvert le mal, il faut en chercher l'auteur. On le trouvera si l'on béchote le vase avec attention, sans trop creuser: pourvû encore, que les yeux suivent l'outil. Je ne dis point après cela, ce qu'on doit faire de la criminelle, je m'en rapporte au zele du Fleuriste qui la décèlera.

Moins désagréable à la vûe que la

Chenille
grise.

Chenille
verte.

précédente, la Chenille verte n'en est pas cependant moins maligne à l'égard des œillers qu'elle attaque. comme leur extérieur est différent les allures différent aussi. La Chenille grise pâture d'ordinaire terre-à-terre, & sape par le pied les œillers. On ne connoît certaine fois le danger de ses blessures que par le triste changement de la plante. La Chenille verte plus entreprenante, ainsi que plus agile, gravit sur les tiges, & sur les dards; rongé & dévaste ce qui se présente à sa route: elle va effrontément jusqu'au bouton de la fleur, elle le perce en dehors, s'insinue au-dedans, & y dévore les fleurs naissantes. Je ne connois pour remède à ce mal que d'en épier l'artisan; ce n'est pas cependant chose aisée, car cette Chenille, comme l'autre, ne fait ses vols que durant les ténèbres. Aussi-tôt donc que quelque brèche faite aux boutons, ou l'érosion des feuilles, indiquera que la place est attaquée,

que la crainte des suites vous éveille dès la première lueur de l'aurore. Cherchez alors l'ennemi pour le surprendre sur le fait : cherchez-le dans les boutons attaqués. Si l'heure du larcin est passée, cherchez sous le cordon des vases, dans les anses, cherchez sous les feuilles recourbées; cherchez dans le lassis des branches qui se croisent. C'est dans quelqu'un de ces réduits que se tapit la Chenille lorsqu'elle s'est gorgée du fruit défendu. Si malgré des recherches exactes, on ne découvre point la voleuse, agitez un peu fortement le vase, peut-être la ferez vous tomber de quelque retraite où elle vous ait échapé. Pour dernière ressource changez le pot de place. Dans le cas où vous trouverez cette Chenille, je ne dis pas ainsi que de l'autre ce que vous devez en faire, vous le comprenez & je ne vous en détourne point.

Il n'est pas bien fréquent, mais il arrive pourtant, que les fourmis

La four-
mi,

assiégent quelques pots d'œiller, qu'elles s'y domicilient, qu'elles y causent du dérangement dans le terrain, qu'elles fatiguent les plantes, qu'elles vont jusqu'à la fleur pomper ce suc mielleux qu'on y trouve, & dont elles sont avides : souvent même elles en rongent les feuilles & les percent. Pourroit-on tolérer tant d'excès, & laisser aux Fourmis cette liberté de se porter ainsi par-tout ? Non, sans doute, & l'obstacle le plus facile qu'on puisse opposer aux courses vagabondes de ces mineuses infatigables ; c'est de bechôter les pots de tems-en-tems. Mais si les fourmis s'obstinent à rétablir leurs grottes abbatues, il faut en venir à ce dernier moyen qui est infail-
liblé. On plongera le vase dans l'eau de façon qu'elle surnage d'un pouce le laissant ainsi submergé pendant quelques minutes c'est pour ces animaux un déluge universel. Il ne sçauroit nuire à la plante, pourvu qu'on n'y revienne pas souvent, &

que ce soit dans une saison qui puisse rendre bien-tôt à la terre la consistance ordinaire. Il est cependant équitable, en faveur des fourmis, de les disculper d'un mal dont on les accuse, & qu'elles ne font pas. On les voit quelquefois au Printems courir sur les vases, où les pucerons se sont assemblés: en veulent-elles à l'œillet? Non: ce sont les œufs des pucerons qu'elles vont enlever, ou les pucerons eux-mêmes qu'elles attaquent. On leur doit donc, en ce cas particulier, plus de reconnoissance qu'on n'a de reproches à leur faire. On a bien d'autres moyens encore pour se débarrasser (2) de ces habitantes souterraines. Le lecteur qui en désirera, peut les trouver dans le Traité des Renoncules page 168 & des citations qui lui en indiqueront d'avantage.

On voit naître au Printems certaines écumes blanches qui dans les

Ecumes
Printa-
nières.

(2) Hist. de l'Acad. 1703. pag. 16.

prés s'attachent indifféremment à toute sorte de Plantes, & dont j'ai vû mes œillets être quelquefois fouillés. Plusieurs Naturalistes ont parlé de ces écumes sans en avoir connu la cause. Ce ne sont ni des vapeurs que la chaleur élève de la terre, ni des crachats du Coucou, comme Isidore de Seuille l'a pensé, ni le suc des Plantes extravasé, c'est la production, ou une forte d'excrement que rejette la sauterelle-puce, ainsi qu'on la nomme. En sortant de l'œuf elle est comme un petit ver blanchâtre qui quelques jours après prend la couleur d'un verd de prés & par des changemens progressifs devient enfin l'animal parfait connu sous le nom de sauterelle-puce. A peine est-il sorti de l'œuf qu'il escalade la plante de son goût, & à sa portée. Ayant choisi sa place, il la fortifie en faisant sortir de son *anus* une quantité suffisante d'écume pour se garantir du soleil qui le dessécherait, & des

araignées qui le succeroient: il étend cette écume en la poussant de côté & d'autre avec ses pieds. Cette liqueur blanche, toute pleine d'air, s'en sépare à chaque compression. Ainsi logé dans cette forteresse de sa construction, il n'en sort point qu'il ne soit devenu animal parfait, & en état de sauter dans la Campagne, il laisse alors ses premiers habits dans l'écume; mais ce n'est qu'après avoir durant son séjour succé les feuilles qui l'environnoient. Il les ouvre à l'aide d'un aiguillon roide & pointu dont il est armé. Différent en cela des autres saute-relles qui n'en ont point. Ces vols faits aux feuilles empêchent qu'elles ne croissent & les dessèchent. Mais comme le voleur se croit bien caché quoi qu'il ne le soit pas, il est aussi aisé de le trouver que de s'en défaire. (3)

Ainsi que les maisons nos jardins ont leur tisserannes. Celles-ci Araï-
gnées,

(3) Mémoire de l'Acad. 1705. pag. 124.

ourdissent leur toile dans les endroits qui leur paroissent le plus propres à la chasse qu'elles projettent. Bien souvent aussi, les montans des œillets, ou les baguettes qui les appuyent, les invitent à y monter leur métier. Après qu'elle à fini de tendre ces pièges, chaque araignée se niche au centre de sa toile; & le jour elle s'y tient à la fût des mouches, mouchérons, &c. Quand la nuit est venue elle se retire sous quelque feuille plissée ou disposée d'une manière propre à lui servir de petit azile. Cet endroit est toujours vers la partie supérieure de la toile, parce qu'en général les araignées montent aisément & descendent avec peine. De-là dépend l'ordonnance de leur habitation, où elles se retirent plus promptement quand elles sont inquiétées. Comme les araignées ne sont pas aussi coupables que les chenilles, nous ne prononcerons pas contre-elles avec autant de sévérité. Leur ingénieux

nieux ouvrage dérange à la vérité, l'attitude naturelle des Plantes, & semble les contraindre ; mais je n'ai point avéré le dégât que lui impute un Auteur. Contentez-vous donc de forcer ces insectes à déloger, en détruisant les filets qu'elles ont tendu. En ourdissent-elles encore, détruisez-les de même. Une araignée peut bien fournir aux frais de quatre ou cinq toiles neuves ; mais après cela, il faut qu'elle se faisisse du travail d'une autre, sans quoi elle périra, (4) ne pouvant vivre sans cette toile d'où elle tire toute sa nourriture.

Ce vil hermaphrodite, le limaçon qui dans sa faim ronge indifféremment toute verdure qu'il rencontre, ne laisse pas d'avoir dans les potagers des mets de préférence qu'il convoite & vers lesquels il se traîne en traçant une espèce de sillage brillant sur la route. Dans les Parterres aussi quantité de fleurs

Limagon.

(4) Mém. de l'Acad. 1707 pag. 139.

l'attirent de même, & il y cherche à s'en nourrir. Mais dans le nombre des Plantes les œillets ont pour lui un attrait singulier dont il ne peut se défendre. Il néglige beaucoup d'autres Plantes pour s'attacher à celles-ci : il les ronge avidement, fait quelquefois un cruel abati des dards déjà montés, il dégrade enfin le pied entier, si l'on n'arrête pas ses attaques réitérées, par les perquisitions exactes que l'on fera du voleur. Mais ce n'est ni au grand jour ni à découvert qu'on pourra le trouver. C'est la nuit qu'il se met en campagne, & le retour de la lumière le fait se cacher dans quelque réduit, où il attend que la nuit prochaine répande de nouvelles ombres. Tout Fleuriste donc qui voudra détruire les limaçons, doit le matin être bien diligent pour surprendre en marode quelques uns des traîneurs; ou le soir quand la nuit a confondu les objets sous le voile dont elle

les couvre, un Fleuriste, un Jardinier muni de sa lanterne doit parcourir & visiter ses caillets, l'artisan du désordre ne lui échappera pas. Il peut aller à la quête de meilleure heure s'il a plû dans la journée; mais sa chasse sera moins abondante en tems sec. Il fera peu ou point de captures si le vent souffle. Dans le cas encore où il auroit négligé ses recherches diligentes il pourra trouver les moins rusés de ces limaçons sous des feuilles desséchées, dans le centre des touffes, dans le creux des ances de quelques pots. Mais que le Fleuriste ne croye pas qu'il doive se borner à faire peu de ces visites nocturnes. Il doit les multiplier dans les tems humides, & pluvieux sur-tout au Printems. Car c'est alors que la famille limaçonne accruë d'un nouveau peuple, fait & plus de courses, & plus de dégât. Au surplus il n'en est pas de cet insecte comme de plusieurs autres dont la durée est courte, le li-

maçon ainsi qu'on l'a remarqué vit cinq ou six ans. Que de ravage n'auroit-il pas le loisir de faire, si on lui en laissoit une pleine liberté.

Nuile.

Un autre insecte, que les maîtres (5) appellent *Nuile*, désole les œillets en plein Été, & il les désole d'autant plus impunément qu'il se soustrait aux recherches du Fleuriste avec plus de facilité; qu'il a moins d'apparence, & moins de volume. Il s'introduit dans le cœur des tiges pénètre jusqu'au fond le plus caché des feuilles, ne fussent-elles même encore développées qu'à demi. Casé dans ces antres où les yeux ne peuvent atteindre, il se répaît tout à son aise du suc de ces feuilles les plus tendres. On connoît le désordre non à l'apparition de l'insecte qui le cause, mais aux effets, & aux suites du mal. Ces effets sont que le feuillage des tiges attaquées mollit, cesse de s'ou-

(5) Le Jardinage des Œillets ch. XVII. pag. 169.

vrir, ou ne pousse qu'avec une langue dont le pronostic ne peut être que sinistre. Aussi ne tarde-t'il guère d'être confirmé par la pourriture qui gagne le cœur de l'œillet. Il se détache, & suit la main qui le sonde. Ne laissez pas à cette infection le tems de se communiquer au voisinage. Le mal est-il avéré, recourez au remède. Voici celui que je conseille.

Ouvrez ou dilatez l'intérieur des tiges attaquées, vous en verrez s'échapper le dangereux infecte pourvu que vous y soyez attentif. Car rien n'est plus agile, & ne court avec plus de vitesse que ce petit animal. Le portrait qu'en donne un ancien Œilletiste (6) est trop singulier pour qu'on désapprouve si je le place ici.

» La Nuile n'est autre chose, dit-il,
 » qu'un atome animé, & un rien
 » visible; mais ce rien a un corps
 » des pieds, des aîles, & des yeux

(6) Le Jardinage des œillets ch. XVII.
 page 109.

» presque imperceptibles à la vue. Le
 » petit venin qu'il jette est trop sen-
 » sible, mais quand il en faut pu-
 » nir l'Auteur, il court, il vole, il
 » saute, il pa roît & n'est plus, puis
 » tout-à-coup il se montre, devient
 » invisible; que si après une longue pa-
 » tience, une subtile recherche, &
 » une adresse particulière, vous en
 » surprenez un sur le fait, votre co-
 » lère se passe à diviser un point, qui
 » n'est point; puisque vous ne trou-
 » vez plus qu'un brin de poussière. Sa
 » longueur dans l'état de perfection
 » est à-peu-près d'une ligne, & sa
 » grosseur telle que la pointe d'une
 » aiguille; sa couleur tire sur le brun
 » noirâtre plus ou moins foncé,
 » nuances dont la variété a fait
 » établir trois fortes de Nuiles. (7)
 Je n'ajoute point avec le même Au-
 teur que l'origine de la Nuile est le
 suc & la sève même de l'aillet qui
 l'engendre; nous avons juré cette

(7) La Culture des Fleurs, &c. pag. 199.

antique opinion qui faisoit naître les animaux d'autre chose que des œufs de l'espèce.

Comme les suites ne sont bien souvent que feintes, & qu'il ne perd pas en se retirant l'espoir de revenir au butin, il faut lui interdire l'entrée ou le dégoûter de l'appas qui l'attire. Dans ces vues après avoir ouvert les feuilles intérieures versez-y quelques gouttes d'une forte décoction d'herbes amères, & tout de suite saupoudrez cette partie de la plante, avec du tabac pulvérisé bien fin; ou à sa place, si l'on en manque, jetez y de la cendre, ou de la suye tamisée. Vous rendrez ainsi la place impraticable, & en délogerez le perfide habitant. On le peut encore dégoûter par l'amertume de la tanaisie, de l'absinte, de la rhue &c.

Ce ne sont pas les seules feuilles qui aient à redouter les attaques de la Nuile, les fleurs elles-mêmes sont exposées aux courses vagabondes.

& aux déprédations de ces bestioles. Elles courent, & sautillent de branche en branche, & montent de cette maniere jusqu'aux boutons, s'y renferment, & par leur succion font avorter quelque fois ou dérangent la fleur naissante. Le dégât n'y est pas toute fois si considérable que quand il se fait au centre des œillets. C'est au printems que la Nuile commence à faire son ravage, à mesure que la seve devient plus abondante, & que les œillets se disposent à monter.

La décoction des herbes amères, & en particulier de la rainaise que je conseille, pénètre, & va jusques où la poudre n'iroit pas, & en chasse les Nuiles. Elle fixe encore la poudre qui sans cet appui seroit bien-tôt secouée de-dessus la plante, ne fut-ce que par l'agitation du vent. Si une mise de poudre ne suffit pas, on en remet de nouvelle suivant le besoin.

Les Vers

Il semble que je devrois encore ranger